

C'est le lundi que l'on met le plus de temps à entrer au *Country Club La Maravillosa*. La file des employées de maison, des jardiniers, maçons, plombiers, charpentiers, électriciens, chauffagistes et autres ouvriers du bâtiment semble ne jamais devoir finir. Gladys Varela en sait quelque chose. Voilà pourquoi elle

# Claudia Piñeiro

# Bétibou

roman traduit de l'espagnol (Argentine)

par Romain Magras

peste, debout devant le portique auquel est accroché le panneau "Personnel et fournisseurs", et précédée d'au moins quinze ou vingt personnes qui essaient comme elle d'entrer. Elle peste de ne pas avoir fait réactiver la carte à puce électronique [...]



LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans un écrin de verdure à la périphérie de Buenos Aires, un “country club” ultra-protégé, un homme est trouvé la gorge tranchée. Tout porterait à croire qu’il s’agit d’un suicide si, quelques années auparavant, son épouse n’avait connu le même sort.

La presse s’empare de l’événement et le journal *El Tribuno* dépêche sur place l’écrivain Nurit Iscar, qui va livrer des chroniques depuis l’intérieur du “sanctuaire”.

Au sein de la rédaction, l’affaire est suivie par un novice de la rubrique Faits divers épaulé en sous-main par le vétéran du service récemment muté.

Au rythme des meurtres qui s’accumulent, les trois comparses constatent que leurs propres déductions sont étrangement éloignées de celles de l’inspecteur en charge de l’affaire.

Les étapes de l’enquête, minutieusement concomitantes de choix de vie décisifs pour les protagonistes, donnent lieu à une chronique diablement pertinente des forces en présence dans la société argentine contemporaine : une presse inféodée au pouvoir, des forces de sécurité garantes du crime organisé, une caste de privilégiés omnipotents.

La voie choisie par chacun le conduit à opter pour une forme d’éthique, intime ou professionnelle. Et pour cette observatrice attentive et empathique qu’est Claudia Piñeiro, c’est bien la conjugaison de ces différentes alternatives, si insignifiantes qu’elles puissent paraître à l’échelle macroscopique, qui infléchit les valeurs d’une société.

CLAUDIA PIÑERO

*Claudia Piñero est née en 1960 à Burzaco, dans la province de Buenos Aires. Elle est romancière, dramaturge et auteur de scénarios pour la télévision. Les Veuves du jeudi (Actes Sud, 2009) a été récompensé par le prix Clarín.*

*Son oeuvre est traduite dans de nombreux pays.*

DU MÊME AUTEUR

*LES VEUVES DU JEUDI*, Actes Sud, 2009.  
*ÉLÉNA ET LE ROI DÉTRÔNÉ*, Actes Sud, 2011.

Titre original :

*Betibú*

Éditeur original :

Aguilar, Altea, Taurus, Alfaguara, Buenos Aires

© Claudia Piñero, 2011

publié avec l'accord de Literarische Agentur  
Mertin Inh. Nicole Witt e.K., Francfort-sur-le-Main

© ACTES SUD, 2013  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-01736-1

CLAUDIA PIÑEIRO

# Bétibou

roman traduit de l'espagnol (Argentine)  
par Romain Magras

*ACTES SUD*



*À mes amies, à elles toutes, parce que...*

*À Silvina Frydman et Laura Novoa,  
elles et moi savons pourquoi.*





*[...] Dans les récits policiers qu'il écrit pour le journal, il rend compte aux lecteurs des choses qui se sont produites, et comment, mais il arrive toujours après le choc, après le crime, qu'il doit reconstituer dans son imagination à partir de témoignages et d'indices. Jusqu'à maintenant, jamais il n'a vu le fait divers se dérouler sous ses yeux et jamais ses oreilles de chroniqueur n'ont entendu résonner le hurlement de la victime.*

ANTONIO DI BENEDETTO, "Manque de vocation",  
*Contes clairs.*

*Les particules microscopiques dont sont couverts nos corps et nos vêtements sont autant de témoins muets, sûrs et fidèles de nos faits et gestes et de nos rencontres.*

EDMOND LOCARD, *Traité de criminalistique.*

*L'histoire continue, elle peut continuer, il y a plusieurs hypothèses possibles, elle reste ouverte, elle ne fait que s'interrompre. L'enquête, elle, n'a pas de fin, elle ne peut se terminer. Il faudrait inventer un nouveau genre littéraire : la fiction paranoïaque. Tous les personnages sont suspects, ils se sentent tous poursuivis.*

RICARDO PIGLIA, *Cible nocturne.*



C'est le lundi que l'on met le plus de temps à entrer au *Country Club La Maravillosa*. La file des employées de maison, des jardiniers, maçons, plombiers, charpentiers, électriciens, chauffagistes et autres ouvriers du bâtiment semble ne jamais devoir finir. Gladys Varela en sait quelque chose. Voilà pourquoi elle peste, debout devant le portique auquel est accroché le panonceau "Personnel et fournisseurs", et précédée d'au moins quinze ou vingt personnes qui essaient comme elle d'entrer. Elle peste de ne pas avoir fait réactiver la carte à puce électronique avec laquelle elle aurait pu entrer directement. Il faut dire que cette carte n'est valable que deux mois, et les horaires auxquels elle pourrait la faire réactiver ne coïncident pas avec ses horaires de travail chez M. Chazarreta. Et M. Chazarreta n'a pas bon caractère. Il a l'air peu aimable, du moins, et cet air qu'il a intimide Gladys. Bien qu'elle ne sache pas dire si c'est parce qu'il est bourru, hargneux ou peu bavard qu'il la regarde avec une telle expression. Mais, quelle qu'en soit la raison, c'est pour cela qu'elle n'a pour l'instant jamais osé lui demander de repartir plus tôt ou de prendre un moment pour se rendre au poste de garde pour y

faire renouveler sa carte d'accès. À cause de l'air avec lequel il la regarde. Ou qu'il ne la regarde pas, car en fait, il est rare que M. Chazarreta fasse cela. La regarder. La regarder, elle. Il regarde tout en même temps, il regarde à l'entour, il regarde vers le jardin, ou il regarde un mur, sans y faire attention. Toujours avec une mine maussade, sérieuse, comme qui dirait fâchée. Il faut reconnaître que cela se comprend, avec tout ce qu'il a enduré. Après tout, elle a quand même la chance de disposer d'une autorisation d'entrer signée. C'est vrai qu'elle va devoir faire la queue, ce qu'elle est d'ailleurs déjà en train de faire, mais personne ne va appeler M. Chazarreta pour lui demander l'autorisation de la laisser entrer dans le quartier. M. Chazarreta n'aime pas être réveillé et il lui arrive de dormir tard. Il lui arrive de se coucher à n'importe quelle heure. Et de boire. Beaucoup. C'est ce que Gladys croit, ou qu'elle soupçonne. Car il n'est pas rare qu'elle retrouve un verre et une bouteille de whisky à l'endroit de la maison où M. Chazarreta s'est endormi la veille. Parfois, dans la chambre. D'autres fois, dans le living, dans la galerie ou dans la salle télé qu'ils ont à l'étage. Qu'ils ont, non, plutôt qu'il a, lui, car M. Chazarreta vit seul depuis la mort de sa femme. Mais là-dessus, sur la mort de sa femme, Gladys ne pose pas de questions, elle ne sait rien et elle ne veut rien savoir. Ce qu'elle a vu aux informations lui suffit. Et elle n'a que faire de ce que disent certaines personnes. Cela fait deux ans qu'elle travaille dans cette maison, et la mort de madame remonte à deux ans et demi ou trois ans. Trois. Il lui semble que c'est trois, c'est ce qu'on lui a dit, elle ne se souvient pas de la date exacte. Elle fait ce que M. Chazarreta lui demande. Et il la paie

bien, il est ponctuel dans ses paiements, et il ne fait pas d'histoire quand elle lui casse un verre, quand elle lui tache un vêtement avec de l'eau de javel ou quand elle laisse un peu trop brûler une tarte. Sauf une fois, et il avait fait toute une histoire, parce que quelque chose avait disparu, une photo, mais après, monsieur s'était rendu compte que ce n'était pas elle, et il avait même dû reconnaître son erreur. Il ne s'était pas excusé, mais il avait reconnu que ce n'était pas elle. Alors, bien qu'il ne le lui ait pas demandé, Gladys Varela lui a pardonné. Et elle s'efforce même de ne plus s'en souvenir. Car, à son avis, ça ne sert à rien de pardonner si l'on ne se sort pas l'incident de la tête. C'est vrai qu'il fait grise mine, Chazarreta, mais qui pourrait attendre de lui qu'il en soit autrement? Il y a trop de malheur autour de lui pour qu'il ne l'ait pas, cette mine.

La file avance. Une femme se plaint parce que sa patronne lui a interdit l'accès au quartier. Et pourquoi? demande-t-elle, poussant les hauts cris. Pour qui, putain, se prend-elle, faire toute une histoire pour un fromage de merde! Mais Gladys ne parvient pas à entendre ce que le gardien en faction, depuis son guichet, répond aux questions de la femme qui crie. La voilà qui passe maintenant, telle une furie, à côté de Gladys. Gladys se rend compte qu'elle la connaît, du bus du quartier, ou d'avoir traversé avec elle les premiers pâtés de maisons, elle ne sait pas exactement, mais elle la connaît, elle l'a déjà vue. Il reste encore trois hommes devant elle ; ils semblent être amis, ou se connaître, ou travailler ensemble. Les formalités sont plus longues pour l'un d'entre eux, car il n'est pas enregistré, alors les gardiens lui demandent ses papiers, ils le prennent en photo,

et ils apposent sur sa bicyclette un sceau avec un numéro de série pour s'assurer qu'il ressorte bien avec le même vélo. Ensuite, ils appellent le propriétaire pour savoir s'il l'autorise à entrer. Avant de le laisser passer, ils notent la couleur, la marque et l'état des pneus du vélo, alors Gladys se demande pourquoi ils lui mettent aussi un numéro. Peut-être au cas où celui qui entre en trouverait un pareil, mais plus neuf, en meilleur état, et sortirait avec l'autre? Il lui en faudrait, de la chance, se dit-elle, trop de chance. Plus que pour tomber sur un billet de loterie au numéro palindrome, ou pour faire carton plein au bingo. Mais les hommes ne trouvent rien à redire. Ils ne posent même pas de questions. C'est ainsi, cela fait partie des règles du jeu. Et ils les acceptent. Et puis, se dit Gladys, si l'on prend les choses du bon côté, cela permet de montrer que l'on n'emporte rien qui ne nous appartienne pas quand on sort, que l'on est honnête. Il vaut mieux qu'ils notent tout pour qu'ensuite ils ne viennent pas nous accuser pour un oui ou pour un non. C'est ce que Gladys est en train de se dire, qu'ils ne viennent pas nous accuser pour un oui ou pour un non, lorsque s'approche d'elle la femme qui criait dans la queue, quelques minutes plus tôt. Si tu entends parler d'un travail, tu peux me prévenir? lui dit-elle. Et elle lui répond que oui, qu'elle la préviendra. L'autre femme lui montre son portable et lui demande de noter. Gladys sort le sien de la poche de son haut de survêtement, et elle enregistre le numéro que l'autre femme lui donne. Cette dernière lui demande de composer son numéro et de raccrocher, comme ça, elle aura aussi le sien en mémoire. Et elle lui demande comment elle s'appelle. Gladys, répond-elle. Anabella, dit l'autre, note-le : Anabella.

Et elle sauvegarde le prénom et le numéro. La femme ne crie plus, sa fureur a laissé place à autre chose. À un mélange de rancœur et de résignation. Avec d'autres femmes qui font la queue, elles s'échangent leurs numéros de portable, puis elle s'en va, apaisée.

Vient alors le tour de Gladys Varela, qui remet son autorisation. Le gardien entre ses coordonnées dans son ordinateur, et elle voit immédiatement apparaître son visage à l'écran. L'image la surprend ; sur cette photo, elle a l'air plus jeune, plus mince et plus blonde. Elle avait fait sa couleur la veille de son embauche, elle s'en souvient. Mais ce n'est pas si vieux. Le gardien regarde l'écran, puis il la regarde ; il fait cela deux fois, puis il lui dit d'entrer. Quelques mètres plus loin, un autre gardien attend qu'elle ouvre son sac à main. Ce n'est même pas la peine qu'il le lui demande ; Gladys et tous les gens qui font la queue connaissent la marche à suivre. Elle essaie de l'ouvrir, la fermeture a du mal à glisser et elle se coince ; elle force un peu jusqu'à ce que cèdent les dents du zip. Le gardien remue ce qui se trouve à l'intérieur du sac pour en vérifier le contenu. Elle lui demande de mentionner, dans le formulaire d'entrée, sur la liste de ses effets personnels, le téléphone portable qu'elle a dans sa poche de survêtement, ainsi que le chargeur de son téléphone et la paire de sandales qu'elle a dans son sac. Elle les lui montre. Le gardien en prend note. Le reste est sans importance : des mouchoirs en papier ; des bonbons à moitié ramollis ; le portefeuille où elle range sa carte d'identité, un billet de cinq pesos et des pièces de monnaie pour payer l'autobus pour rentrer chez elle ; ses clés de maison ; deux serviettes hygiéniques. Tout cela, il n'est pas nécessaire qu'il le

note, contrairement au portable, au chargeur et aux sandales. Elle lui dit qu'elle ne veut pas avoir de problèmes en sortant. Le gardien lui remet le formulaire dûment complété. Gladys range le papier dans son portefeuille, avec sa carte d'identité, elle force la fermeture éclair dans l'autre sens et se met en marche.

Devant elle se trouvent les trois hommes qui faisaient aussi la queue. Ils s'envoient des bourrades, pour plaisanter, ils rient. Le nouveau tient son vélo à la main, pour pouvoir participer à la conversation. Elle presse le pas ; ce lundi, elle a perdu plus de temps à faire la queue que d'ordinaire. Elle les dépasse. L'un d'eux lui dit : Salut, tu vas bien ? Gladys ne le connaît pas, il le sait bien, mais elle lui retourne quand même son salut. Elle se dit qu'il n'est pas laid et que, s'il est entré dans le quartier, c'est qu'il a du travail. Elle ne dit pas cela pour elle, car elle est déjà mariée, elle le dit sans arrière-pensée. À plus, lui dit l'homme, qui se trouve maintenant en arrière. À plus, répète Gladys. Elle presse encore le pas et les distance un peu plus.

En arrivant au terrain de golf, elle tourne à droite, puis reprend encore à droite quelques mètres plus loin. La maison de Chazarreta est la villa du fond, sur la gauche, après le saule. Elle connaît le chemin par cœur. Et elle sait aussi quelle porte Chazarreta laisse ouverte pour qu'elle puisse entrer sans avoir à sonner : c'est celle qui donne dans la cuisine depuis la galerie intérieure. Avant d'entrer, elle ramasse les journaux qui se trouvent dans le hall d'entrée, *La Nación* et *Ámbito Financiero*. Ce qui signifie que Chazarreta, effectivement, dort encore. S'il était réveillé, il aurait lui-même ramassé les journaux pour les lire en prenant son petit-déjeuner. Gladys regarde



la première page de *La Nación* ; elle passe la une, qui parle de la dernière déclaration sur l'honneur de la situation patrimoniale du président, et s'arrête sur une grande photo en couleurs sous laquelle on peut lire : À Boedo, collision entre deux autobus à un croisement ; trois morts et quatre blessés graves. Elle se signe, sans trop savoir pourquoi, à cause des morts, suppose-t-elle. Ou à cause des blessés graves, pour qu'ils ne meurent pas, eux aussi. Ensuite, elle dépose les deux journaux sur la table de la cuisine. Elle entre ensuite dans la salle de repassage, accroche ses affaires dans le placard et enfile son uniforme. Il va falloir qu'elle dise à M. Chazarreta de lui en acheter un autre ; maintenant qu'elle a grossi, les boutons la serrent au niveau de la poitrine, et l'entournure lui coupe la circulation dans les bras lorsqu'elle les lève pour étendre le linge sur le fil. S'il tient à ce qu'elle porte toujours un uniforme, comme il le lui a fait savoir le jour où il l'a engagée, il va falloir qu'il fasse le nécessaire. Gladys regarde dans le panier à linge et remarque qu'il n'y a pas grand-chose à repasser. Chazarreta est quelqu'un de soigneux et, le week-end, il a l'habitude de rentrer tout le linge qui sèche sur le fil, mais elle va quand même aller dans le patio, derrière, pour vérifier qu'il ne reste rien à décrocher, au cas où. Ensuite, elle lavera la vaisselle sale qu'elle vient d'apercevoir, en regardant sur le côté, dans l'évier de la cuisine. Elle enchaînera avec ce qu'elle aime le moins, les toilettes ; ce sera une bonne chose de faite.

Comme elle le supposait, Chazarreta a rentré tout le linge. Dans l'évier, il n'y a pas beaucoup de vaisselle sale ; soit il en a lavé une partie pendant le week-end, soit il a mangé à l'extérieur. Elle pose les assiettes, le verre et les couverts sur un torchon pour

qu'ils s'égouttent sans glisser sur le plan de travail de marbre noir. Elle va dans la buanderie et revient avec la raclette et le seau contenant les produits d'entretien, le chiffon et les gants en caoutchouc. En parcourant le couloir qui longe le living, elle se rend compte que Chazarreta est assis dans son fauteuil en velours vert, un fauteuil d'un seul tenant, à haut dossier, dont elle suppose que c'est celui qu'il préfère. Un fauteuil tourné vers la baie vitrée qui donne sur le parc. Mais, ce matin, les rideaux sont encore fermés. Donc, ce n'est pas pour regarder le parc que Chazarreta s'y est assis, et il y est vautre depuis la nuit dernière. Bien que le dossier et la pénombre qui règne dans la pièce ne lui permettent pas de le voir, Gladys sait que M. Chazarreta se trouve là, car sa main gauche pend sur le côté du fauteuil et, sous elle, sur le parquet à chevrons, il y a le verre de whisky couché et son contenu étalé par terre.

Bonjour, dit Gladys en passant derrière lui pour monter à l'étage. Elle dit cela à voix basse, suffisamment fort pour qu'il l'entende, s'il est réveillé, mais pas trop pour qu'il ne se réveille pas s'il dort encore. Chazarreta ne répond pas. Il cuve son vin, se dit Gladys, et elle continue son travail. Mais, avant de monter l'escalier, elle a des regrets. Il vaut mieux essayer le whisky car, si ce liquide imbibe trop longtemps le parquet ciré, il va apparaître une de ces taches blanches tellement difficiles à faire partir et dont on ne vient à bout qu'à l'aide de plusieurs couches de cire. Et Gladys n'a pas envie de commencer sa semaine en cirant le parquet. Elle revient sur ses pas, sort le chiffon du seau, s'accroupit, ramasse le verre, essuie le whisky à côté du fauteuil en velours, et avance un peu à tâtons, le chiffon en avant. Mais

le chiffon trempe soudain dans une autre tache, dans une flaque sombre. Elle ne sait pas ce que c'est ; elle lâche immédiatement le chiffon pour que l'humidité qui l'imprègne n'arrive pas jusqu'à sa main ; par contre, elle touche le liquide, à peine, du bout de l'index : ça colle. Du sang?, se demande-t-elle sans vraiment y croire. Alors, elle lève les yeux et regarde Chazarreta. Il est là, devant elle, il lui fait face, la gorge ouverte. Une entaille lui sillonne le cou de part en part, et s'entrouvre, formant presque deux lèvres quasiment parfaites. Gladys ne sait pas ce qu'elle voit à l'intérieur de cette entaille, car la vue de la chair rouge, du sang et de cet enchevêtrement de tissus et de tuyaux lui inspire un geste de dégoût qui lui fait fermer les yeux et porter les mains à son visage, comme s'il ne suffisait pas de les fermer pour ne plus voir, tandis que sa bouche s'ouvre pour laisser échapper un gémissement étouffé.

Cependant, son dégoût est de courte durée, il est vaincu par la peur. Une peur qui, au lieu de la tétaniser, la pousse à l'action. C'est pour cela que Gladys Varela décolle maintenant les mains de son visage et ouvre les yeux ; elle s'oblige à le faire, elle relève encore la tête, regarde le cou lacéré, les habits de Chazarreta tachés de sang, le couteau dans sa main droite reposant sur son giron, et la bouteille de whisky vide à côté de son cadavre, tout près de l'accoudoir. Puis, sans y penser à deux fois, elle se lève, elle sort en courant dans la rue et elle crie. Elle crie sans s'arrêter, décidée à le faire jusqu'à ce que quelqu'un veuille bien l'entendre.